

Bajram A.

«Les communautés originaires d'autres Etats ne seront jamais un danger pour la culture suisse»



Bajram A., m., né en 1956, originaire de Rezallë dans le Kosovo, depuis 1989 en Suisse

Comment s'appelle le lieu dont tu es originaire?

Je suis né en 1956 dans le village de Rezallë qui fait partie de la commune de Skenderaj. Elle se trouve au nord de la ville de Mitrovicë. Une région plutôt rurale. Autrefois, il n'y avait pas de magasin, pas de routes goudronnées et pas de bus non plus. J'avais deux ans lorsque nous avons déménagé dans la ville de Vushtrri où nous avons vécu douze ans. Et puis, nous nous sommes installés à Mitrovicë, où ma famille habite aujourd'hui encore.

Qui habitait à Vushtrri?

90 à 95 pour cent d'Albanais, très peu de Serbes. Mais le régime contrôlait tout, même les régions où il n'y avait pas de Serbes. L'emprise du gouvernement était sensible jusque dans la famille. Jusqu'en 1968, Rancovic a été ministre de l'intérieur. Après la fin de la Seconde Guerre mondiale, il a lancé une campagne pour désarmer les Albanais. Ce n'était qu'un prétexte pour détruire la population albanaise.

Quel était le métier de tes parents?

Mon père a d'abord travaillé dans l'agriculture. Et plus tard, un peu dans le commerce: il vendait parfois des armes ou des animaux. Mais la plupart du temps, il était dans le commerce illégal d'armes.

Ma mère était femme au foyer. Elle était responsable des enfants et devait s'assurer qu'ils avaient assez à manger, qu'ils étaient bien habillés, qu'ils allaient ponctuellement à l'école. Elle passait presque tout son temps à la maison et ne sortait pas avec nous. Mais elle a fait en

sorte que nous soyons des hommes de cœur. Dehors, nous étions la plupart du temps avec notre père, seul ou accompagné de ses collègues.

Mon père est parti pour l'Allemagne. En 1969, il est revenu et en 1971, il est retourné en Allemagne, où il est maintenant à la retraite. Et puis, deux de mes frères sont également partis pour l'Allemagne. A cette époque, avec mes 13, 14 ans, j'étais le plus âgé de la maison et devais m'occuper de tout. Comme nous avons grandi sans père, c'est à ma mère que nous devons de ne pas avoir mal tourné, de ne pas avoir eu d'histoires, d'être appréciés et respectés des voisins.

Mon père revenait pour les vacances. Une fois, en 1971, j'avais environ 15 ans, des policiers se sont pointés vers deux heures du matin pour arrêter mon père. Ils ne savaient pas que nous l'attendions pour plus tard. J'étais en colère et énervé et ils m'ont donné des coups de pieds dans les côtes avec leurs grosses chaussures de policiers.

Pourquoi est-ce qu'ils recherchaient ton père?

Depuis son enfance, il avait lutté contre le régime dictatorial de Belgrade. Enfant, il fournissait du pain et des informations aux clandestins qui combattaient les Tchetniks. Les Tchetniks, c'étaient les Serbes qui massacraient la population albanaise. Dans le fief de la résistance, chacun avait sa mission. Lorsque mon père avait onze ans, il avait un «fusil italien», comme on disait à l'époque. Il luttait donc déjà à l'âge de onze ans contre les Serbes.

Pourquoi est-ce que ton père a émigré en Allemagne?

A Vushtrri, la situation s'est politisée et il a eu de plus en plus de difficultés avec la police. Nous avons déménagé dans la ville plus grande de Mitrovicë et nous nous sommes construit une maison de deux étages là-bas. La plupart des gens ne savaient pas se servir du béton et c'est comme ça que notre maison s'est effondrée. C'est aussi à cause des difficultés financières qu'il est allé en Allemagne. Car à Mitrovicë, nous n'avions pas de terrain. Pendant un certain temps, il a travaillé dans une usine de Mitrovicë, mais avec son salaire, il ne pouvait nourrir une famille de sept enfants.

Qu'est-ce qu'il faisait en Allemagne?

Il a eu entre dix et quinze métiers. Deux, trois ans dans une ville, trois ans dans l'autre.

Il rentrait tous les combien chez vous?

Une fois, il n'est pas revenu de six ans. Auparavant, la police l'avait menacé: soit il travaillait pour elle et espionnait ces propres compatriotes à l'étranger, soit il rendait son passeport et ne

pourrait plus jamais repartir pour l'Allemagne. Il est tout de suite parti en Allemagne, en clandestin, et n'est plus rentré de six ans.

Qu'est-ce que ton père t'a transmis sur ce qui est important dans la vie?

Il m'a appris nos usages traditionnels: quelqu'un qui vole ne peut plus jamais habiter dans sa famille. Il ne faut provoquer ou insulter personne, il ne faut pas coucher avec une femme mariée. Il faut consommer l'alcool avec modération pour ne pas perdre le contrôle de soi parce qu'alors des choses terribles peuvent arriver. Il disait aussi: il faut te protéger toi-même. Si quelqu'un t'insulte au point que tu ne peux plus le supporter, alors riposte par tous les moyens. Il vaut mieux être mort que vivre sans honneur.

Est-ce que ta mère avait une autre conception du monde que ton père?

Ce que mon père disait, elle le répétait tous les deux ou trois jours et elle veillait à ce que je ne fasse pas de bêtises. Elle avait une grande influence sur moi quand j'étais énervé et sur le point de mal réagir. Elle me calmait alors et faisait en sorte, je ne sais pas comment, que les petits problèmes, à la maison, à l'école ou avec la police, s'éclipsent. Quand c'étaient des problèmes plus graves, je devais téléphoner à mon père. Comme par exemple, la fois où un policier est venu tous les deux ou trois jours fouiller chez nous. J'ai téléphoné à mon père et il est rentré trois jours après. Comme le policier risquait de mettre mon père et ses deux frères en prison, nous avons décidé de le tuer. Pour sauver mon père, qui nous nourrissait, je devais dire que c'était moi l'auteur du crime. Je n'avais pas encore 18 ans. Nous avons discuté notre plan avec le clan. Ils étaient tous d'accord. Nous sommes partis à la recherche de l'employé de la police judiciaire, mais nous ne l'avons pas trouvé. Il avait été prévenu d'une façon ou d'une autre. Alors, mon père est retourné en Allemagne. La mission a été déléguée à quelqu'un d'autre. Après que mon père est reparti en Allemagne, l'employé de police n'a plus jamais remis les pieds chez nous. Notre vie a été beaucoup plus facile.

Quelles sont les expériences positives et négatives que tu as faites à l'école?

L'avantage, comme partout dans le monde, c'est que nous avons reçu de l'instruction. Dans la génération de mes parents, il y avait encore 95 pour cent d'analphabètes. A leur époque, il n'y avait pas d'écoles. Nous étions fiers d'aller à l'école et nous avions la ferme intention d'apprendre quelque chose. J'avais beaucoup de respect pour mes maîtres. Quand, par exemple, je fumais – j'ai fumé dès mon enfance – et que je rencontrais un maître dans la rue, j'essayais de cacher ma cigarette parce que j'avais honte. A l'école primaire, cinq de nos maîtres ont été harcelés par la police. Dans les moments libres, ils nous racontaient ce qu'ils avaient vécu. Ce que j'apprécie aujourd'hui encore, c'est qu'ils nous disaient de ne jamais haïr un homme tout simplement parce qu'il appartient à un autre peuple. Nous devions haïr

les hommes mauvais et estimer les hommes bons – quel que soit leur peuple, l'Etat dont ils étaient originaires ou la religion à laquelle ils appartenaient.

Quelle était ta matière préférée?

L'anglais.

Qu'est-ce que vous faisiez dans vos loisirs?

Nous avons beaucoup de choses à faire à la maison. J'étais l'aîné et je devais m'occuper de mes frères et sœurs plus jeunes. Quand parfois, ils avaient école jusqu'à sept heures du soir et qu'il faisait nuit, je devais aller les chercher pour les protéger du danger – les empêcher de se faire maltraiter, par exemple. Avec ma mère on causait toujours de ce qu'il me faudrait acheter le jour suivant: du bois, par exemple, parce qu'on n'avait pas de chauffage, seulement un fourneau.

Culturellement, d'où tu tiens ce que tu as appris?

Je le dois à nos traditions. Aux livres aussi. Mais la plupart du temps, je m'asseyais avec les hommes. C'était la tradition que seuls les hommes s'asseyent dans une grande pièce et discutent de ce que nos ancêtres avaient vécu et de ce que nous vivions alors. J'aime beaucoup le folklore aussi. Il y a des chants qui peuvent durer deux heures. Ce folklore, c'était mon cours d'histoire. Ces chants ont préservé notre culture et nos traditions.

Qu'est-ce que tu voulais faire comme métier?

Peu de personnes pouvaient étudier ce qu'elles voulaient. Je voulais suivre une école d'officiers. Elle était à Belgrade et c'était quelque chose que j'acceptais. Mais les Serbes m'ont jugé inapte à ce métier, parce que mon père était un opposant au régime. Et puis j'ai voulu étudier la criminalistique, mais ça n'a pas marché non plus. Alors je me suis inscrit en langues et littératures albanaises et anglaises. Mais seulement parce que je n'avais pas d'idée, car en fait je voyais mon métier ailleurs. J'ai fait 15 mois de service militaire, dans une caserne à Nis en Serbie.

Quelles ont été tes expériences comme soldat?

Avec les soldats qui venaient de toute la Yougoslavie, je n'ai pas fait de mauvaises expériences, bien que nous ayons eu des avis divergents et que nous nous soyons disputés. Beaucoup gardaient leurs distances vis-à-vis des Albanais car ils savaient: Quand on se dispute avec un Albanais, il sort tout de suite son arme. Les désaccords les plus profonds, nous les avions avec les officiers. Lorsqu'un officier serbe était responsable des Albanais, les Albanais souffraient beaucoup.

Qu'est-ce qui s'est passé après le service militaire?

En 1981, il y a eu les manifestations pacifiques du Kosovo. Nous voulions démontrer au monde que nous pouvions régler ce problème démocratiquement. Entre-temps, il s'était passé beaucoup de choses – les arrestations, les morts, dans de nombreuses institutions, il n'y avait plus d'Albanais du tout. D'abord les Albanais n'ont plus pu travailler pour les communes, puis pour la police, puis pour l'université, puis pour le gouvernement. Les Albanais ont été systématiquement éliminés de toutes les professions.

J'ai toujours voulu faire des études. En 1982, j'ai été expulsé de l'université. J'étais, paraît-il, une personne moralement et politiquement inapte, endoctrinée. A l'époque, nous lisions les écrivains attachés aux principes démocratiques ou les Albanais nationalistes. C'était interdit. Nous lisions aussi des journaux clandestins qui entraient au Kosovo de l'étranger, rédigés par des Albanais qui étaient passés par les prisons politiques de Yougoslavie et s'étaient enfuis plus tard. On créait aussi des associations.

Quel était ton but après l'université?

Pour moi, il n'était plus question d'aller à l'université tant que ce régime restait en place. Les rapports du gouvernement et de la population se sont terriblement détériorés. Je voulais seulement lutter pour les droits de mon peuple. La lutte contre le régime s'est intensifiée de mois en mois et d'année en année. Il y a eu de plus en plus de manifestations et elles sont devenues de plus en plus violentes. Des deux côtés. Nous combattions avec des pierres contre des tanks. Jusqu'en 1989, j'ai été impliqué dans des situations dangereuses et puis, j'ai été obligé de partir à l'étranger. Quand je me suis rendu compte que la police me recherchait partout, j'ai décidé de me cacher quelque part. Où aller? Comment y aller? Ce sont mes collègues qui ont pris la décision et ont tout organisé, ceux qui étaient au Kosovo et ceux qui étaient actifs à l'étranger.

Comment es-tu parti?

Je n'avais pas de passeport, mais mes collègues m'en ont fourni un. Nous avons pris une voiture sur une certaine distance, puis j'ai changé de voiture et nous avons continué avec deux bus. Nous sommes arrivés en Suisse, en passant par l'Autriche et l'Allemagne. J'ai dormi une nuit chez un collègue à Schaffhouse et je me suis rendu au centre d'accueil de Kreuzlingen. Les premiers jours ont été terribles. C'était la première fois que j'étais à l'étranger et que j'avais affaire à une institution gouvernementale. J'étais très triste d'avoir dû quitter le Kosovo. A Kreuzlingen, on nous a photographiés et on a pris nos empreintes digitales. Je me suis dit: est-ce que je suis tombé dans une prison? Pourquoi ce contrôle strict? Un collègue m'a dit que c'était normal, ce qui m'a un peu tranquilisé. J'ai passé une semaine à Kreuzlingen et j'ai été envoyé à Nürensdorf, où nous avons été très gentiment accueillis par

Monsieur Vogt de la commune. Tout s'est également bien passé avec la population et nous nous sommes toujours salués. Pour moi, ça a été un soulagement quelque part. A l'époque, je ne parlais qu'anglais parce que je ne savais pas bien l'allemand. J'étais heureux d'avoir des contacts avec des gens qui ne me haïssaient pas. Parce que c'était mon premier contact important avec un autre peuple.

Comment as-tu vécu là-bas?

Nous habitons dans une vieille maison. La plupart étaient Albanais: quatre réfugiés et trois familles qui avaient obtenu un permis de travail. Légalement, nous n'avions pas le droit de travailler pendant trois mois. Je me suis aperçu qu'il me fallait apprendre l'allemand pour ne pas être trop isolé. Pendant trois mois, j'ai fait huit heures d'allemand par jour. Au bout de trois mois, quand j'ai pu travailler, je n'avais plus de problème.

J'ai vu une annonce dans le «Tagblatt», dans laquelle la «Spaghetti Factory» de Zurich recherchait un serveur et un garçon d'office. J'ai été engagé comme garçon d'office. La première chose que j'ai dite à mon chef, a été: «Monsieur B., il se peut que je ne travaille pas bien. Il se peut que je ne sois pas parfait ou professionnel. Mais je vous en prie, ne m'engueulez pas. Si je fais une erreur, quelle qu'elle soit, dites-moi au revoir.» J'ai travaillé deux jours comme garçon d'office, puis je suis devenu aide-cuisinier. La plupart des autres étaient des requérants d'asile, de la Turquie ou du Sri Lanka. Au bout de deux mois, j'étais même responsable de toute la cuisine. J'ai eu quelques problèmes avec les gens qui n'aimaient pas travailler ou qui n'étaient pas propres. Avec un Pakistanais, je me suis même bagarré dans la cuisine. Je pensais que c'était un malfrat. Heureusement, il n'est plus venu travailler. J'ai continué pendant un an là-bas, après quoi j'ai eu plusieurs emplois. Finalement, je suis resté presque un an et demi sans travail. Dans l'intervalle, l'Office fédéral des étrangers m'avait fait part de sa décision positive. J'ai travaillé trois ans dans la blanchisserie «Kantonale Zentralwäscherei Zürich» et j'y ai fait de bonnes expériences. Le travail était certes plus dur que celui de serveur, mais les rapports entre les dirigeants, les cadres et les travailleurs étaient très bons. J'ai voulu gagner plus d'argent et avoir ma propre entreprise, alors j'ai donné ma démission. Depuis septembre 1995, je travaille à la poste et je suis très content.

Comment as-tu fait la connaissance de ta femme?

Nous nous connaissions auparavant déjà, depuis le temps de mes activités politiques. Elle a seize de moins que moi. Mon père a insisté et m'a persuadé de l'épouser. Tous les ans, il me demandait: «Quand vas-tu te marier?» En 1994, il est venu d'Allemagne et m'a dit: «L'année prochaine, soit tu as trouvé une femme, soit c'est moi qui t'amènerai une femme ici, comme le veulent nos traditions. Et si tu fais des difficultés, soit tu disparais soit je te démolis.» Il m'a dit ça avec gentillesse, mais il parlait sérieusement. Ma sœur au Kosovo m'a suggéré de parler

à une de mes connaissances de là-bas. Je la trouvais trop jeune, mais je lui ai quand même parlé. C'est comme ça que tout a commencé, elle a fini par dire oui. Maintenant nous vivons ici et je suis très heureux avec elle, malgré les différences de génération. Jusqu'à ce que nous apprenions à nous connaître, la première année, ça a été difficile, mais maintenant tout va si bien que je suis heureux.

Au début, nous habitons dans la Josefstrasse, une rue proche de la scène de la drogue, près de la Langstrasse. Elle avait peur de sortir et voulait retourner au Kosovo, elle disait que c'était comme une prison pour elle ici. Nous avons une chambre très petite, de 2 mètres sur 3.70. C'est là que nous mangions et que nous dormions. On payait 1200 francs pour ça. Je lui ai dit: «Attends encore un peu. Lie-toi avec les gens. N'aie pas peur, tu es maintenant en Suisse. Tu n'es pas en Serbie ou au Kosovo où tu dois avoir peur.» Elle m'a demandé: «Avec qui entrer en contact? Impossible d'échanger quoi que ce soit avec personne. Quand je suis au restaurant, comment commander? A qui est-ce que je peux parler?» Et puis, le premier enfant est né, le second et le troisième. Elle n'a pas pu suivre de cours d'allemand à cause des enfants.

Plus tard, elle est allée à l'agence pour l'emploi et ils l'ont bien aidée. Elle a suivi un cours d'allemand pendant trois mois, puis elle a participé à un projet de six mois: elle avait deux jours d'école et trois jours de travail dans un foyer pour personnes âgées. Bientôt, elle a beaucoup changé. Depuis qu'elle a travaillé dans ce foyer pour personnes âgées, elle a beaucoup plus confiance en elle-même, elle est plus sûre d'elle en tout. Et son opinion des Suisses et de la vie en Suisse a changé du tout au tout.

Vous avez des contacts avec vos voisins ici dans l'immeuble?

Oui – quoique pas tout à fait comme je l'avais imaginé. Nous avons d'autres habitudes, un autre mode de vie, et ici il y a des règlements que nous oublions quelquefois parce qu'ils ne signifient rien pour nous. Non pas que nous ne les respectons pas, mais jusqu'à ce que nous nous habituions à tout ça... Il faut réfléchir pour savoir quand c'est notre tour de laver le linge ou se rappeler qu'on ne peut laver que jusqu'à neuf heures et demie: ce sont des choses qui n'avaient pas grande importance pour nous au moment de la guerre au Kosovo. Les autres familles n'avaient aucune compréhension. Mais il y a des voisins qui nous comprennent bien et nous aident. Et je trouve ça bien parce que nous avons besoin d'aide pour nous intégrer. L'intégration, ce n'est pas seulement suivre quelques cours. L'intégration touche à tous les domaines de la vie. Il nous est beaucoup plus facile de nous intégrer lorsque nos voisins suisses se montrent compréhensifs. J'ai beaucoup de contacts avec les Suisses. Même en dehors de notre immeuble. Nous fréquentons des familles avec enfants. Les familles albanaises qui fréquentent des Suisses ont une tout autre vision de la Suisse que ceux qui vivent isolés.

Vous avez l'intention de rester ici ou de retourner au Kosovo?

Mon père, qui est en Allemagne, dit toujours: «Je ne vais rester ici qu'une année. Après, l'an prochain, je rentre.» Et puis l'année prochaine arrive et puis encore une et encore une. Et il est à la retraite, en Allemagne. J'ai grandi sans père. Pourquoi? Parce qu'il disait: «Je reviendrai l'année prochaine.» Lorsque mon fils est entré au jardin d'enfants, j'ai dit: «Je ne laisserai jamais mes enfants sans père. Soit nous rentrons tous, soit nous restons ici.» Maintenant, ma fille est adulte et elle parle la langue d'ici. Elle est très bien intégrée. Je ne veux pas que mes enfants subissent ce que j'ai subi. Nous resterons en Suisse, c'est certain à 95 pour cent, si tant est qu'une grande partie de la population ne se mette pas à haïr les Albanais. Si les Suisses ne veulent pas intégrer ou naturaliser les Albanais, alors je ne resterai pas. Mais aussi longtemps que les Suisses font preuve de bonne volonté, je ferai des efforts.

Combien de temps encore jusqu'à ce que tu obtiennes la nationalité suisse?

Normalement, je peux en faire la demande après dix ans. Mais chaque commune a ses règlements. En avril de cette année, ça fera dix ans que je suis en Suisse, mais ça ne fait que deux ans que j'habite Bülach. Maintenant, il me faudrait rester à Bülach les cinq prochaines années pour pouvoir déposer une demande. J'ai un peu de peine à comprendre quelle différence ça fait que j'habite Bülach ou Berne.

Quand tu auras la nationalité suisse, tu participeras à la vie sociale de Suisse?

Au Kosovo j'étais politiquement très actif. Mais ici, je ne ferai pas de politique. A bien des égards, je ne peux pas penser comme un Suisse. Je peux lire ce qui se passe, mais il y a toujours une certaine distance entre une personne née et grandie en Suisse et une personne qui vient de l'extérieur.

Quelle est ta relation aux Albanais du Kosovo qui sont en Suisse?

On a une association culturelle à Hëri. On se retrouve là-bas quelquefois. On a des réunions. Je représente même cette association auprès des autorités suisses. En outre, je suis membre de la Commission d'intégration de l'école «Böswiesli». Mais j'ai, en général, davantage de contacts avec les Suisses qu'avec les Albanais.

Et avec le Kosovo? Comment ça se passe? Ces dernières années, avant que la guerre n'éclate, tu es rentré chez toi?

Non, je n'ai pas pu, pour des raisons politiques. En Suisse, le règlement veut qu'un réfugié reconnu ne se rende pas dans son pays d'origine. Mais j'ai des contacts téléphoniques. Quand quelqu'un était allé au Kosovo, je discutais avec lui pendant des jours entiers, je le questionnais sur le moindre détail. C'était une nostalgie, le mal du pays.

Qu'est-ce qui manque le plus à ton pays?

La liberté. Pour moi, le but principal, c'est qu'ils soient libres et qu'ils construisent un Etat sur le modèle suisse. Que chacun soit libre et libre de ses opinions. Il n'y a pas de vie sans liberté.

Qu'est-ce que tu penses de l'image des Albanais du Kosovo dans la presse et dans les milieux politiques?

Il n'y a peut-être même pas deux pour cent d'Albanais qui sont criminels. Quand j'entends dire: «Les Albanais sont des criminels», quand 98 pour cent sont mis dans le même sac que ces deux pour cent, alors j'ai du mal à l'accepter. Je suis contre le fait qu'il y aient des criminels parmi les Albanais. Je suis même prêt à lutter contre eux. Mais des criminels, il y en a partout, et partout, il y a des hommes bien, des hommes moyens et des hommes différents.

Comment crois-tu que se soit formée cette image négative des Albanais du Kosovo?

Prenons l'exemple de Zurich: on y a vu des Albanais vendre de la drogue. Et c'est allé de plus en plus loin. Les journaux ont beaucoup contribué à ce qu'on finisse par dire tout simplement les «Albanais du Kosovo».

Je n'ai pas le droit de me mêler de la politique en Suisse. Mais cette affiche «Non aux Albanais du Kosovo», ça a été un choc pour moi. Si on peut travailler et vivre ici, c'est bien. Et s'il n'y a pas de travail pour les Suisses et que nous devons quitter la Suisse pour cette raison, je serai le premier à quitter la Suisse, quel que soit ce qui m'attend au Kosovo, ça me serait égal. Je dirais: «Merci de m'avoir accueilli tant d'années. Maintenant vous avez des difficultés.» Mais utiliser de tels moyens, les «Albanais du Kosovo», non, là, j'ai de la peine à comprendre.

Qu'est-ce qu'il faudrait ici en Suisse pour que les différents groupes linguistiques et culturels coexistent paisiblement à l'avenir?

De la compréhension envers les principes et les cultures des autres. Les diverses communautés originaires d'autres Etats ne seront jamais un danger pour la culture suisse. Par exemple, lorsque je danse une danse albanaise dans l'association culturelle albanaise? Ou quand je donne un spectacle avec une troupe de danseurs? Je ne suis pas un danger pour la culture suisse. Il me faut apprendre à connaître la culture des Suisses parce que je vis en Suisse. Et je ne dis pas que les Suisses devraient apprendre à connaître notre culture. Mais, humainement, ce serait mieux s'ils connaissaient aussi un peu notre culture, nos traditions, notre vie, nos principes.

Nigg, Heinz (Hrsg.) (1999) Da und fort. Leben in zwei Welten. Interviews, Berichte und Dokumente zur Immigration und Binnenwanderung in der Schweiz. Zürich: Limmat Verlag

Nigg, Heinz (1999) *Ici et ailleurs. Vivre dans deux mondes*. Zurich: www.migrant.ch
Traduction: Marielle Larré



Except where otherwise noted, this site is
licensed under a Creative Commons Attribution 2.5 License:
<http://creativecommons.org/licenses/by/2.5/>